



# LES GARDOIS DÉCORÉS DE LA LÉGION D'HONNEUR

pour la Grande Guerre

Recueil réalisé par  
Marie-Françoise Hays-Guillaud, préfète honoraire



Marie-Françoise Haye-Guillaud

*Pour évoquer les décorés de la légion d'honneur pour la grande guerre, j'ai consulté exhaustivement le fichier LEONORE des Archives Nationales en ouvrant les dossiers des légionnaires nés entre 1860 et 1900, susceptibles donc d'avoir participé au conflit. Parmi 3546 hommes référencés dans le fichier, je n'ai analysé que ceux décorés au titre du ministère de la Guerre.*



## LES GARDOIS DÉCORÉS DE LA LÉGION D'HONNEUR

### pour la Grande Guerre

Cette sélection fait apparaître 540 légionnaires gardois décorés pour leur action en 14-18.

Les décorations s'échelonnent de fin 14 début 15 suite à un fait d'armes, à un décès au champ d'honneur, à une grave blessure au combat, et jusqu'aux années 1960. Mon propos s'articulera autour de trois thématiques :

#### **1 - Les mutilés de guerre**

Les mutilés de guerre pensionnés à 100% dont le gouvernement a décidé de les promouvoir systématiquement au fil des années et tout particulièrement au titre de la loi de 1923, et les morts au front ;

p.2

#### **2- Les hauts faits et les personnalités signalées**

Les hauts faits de bravoure, les personnalités les plus illustres s'intégreront dans une deuxième partie ;

p.3

#### **3 - Services spécifiques**

La troisième partie comprendra les services spécifiques, régiments du Train, du Génie, Service de Santé, cas atypiques, combats à l'étranger.

p.7

Les données comprenaient de multiples situations intéressantes. Il a fallu sélectionner ceux qui me sont apparus décrits plus en détail, ceux qui illustraient bien un conflit meurtrier. Plusieurs citations évoquent la violence des combats, relatent des situations critiques et des actes exemplaires.

# I. LES MUTILÉS DE GUERRE et les morts au combat

130 décorés le sont en tant que mutilés de guerre. Les dossiers explicitent les décisions des commissions de réforme en précisant parfois les conditions de la blessure. C'est ainsi qu'il apparaît clairement que les membres inférieurs sont les plus touchés : 45 victimes mais 30 sont amputés des bras ou des mains. 8 d'entre eux ont été défigurés. L'intoxication aux gaz, notamment l'ypérite, a touché 6 combattants. Pour les autres, il est mentionné des plaies multiples dans 6 rapports de commission, 2 cas de thorax perforé, une hémiparésie droite complète, 2 blessures d'éventration et une ayant atteint la colonne vertébrale provoquant la paralysie.

J'évoquerai quelques combattants pour lesquels nous disposons d'informations plus complètes.

**A**insi Jules Aubus, grand mutilé de la face et aveugle de guerre, ancien chef de bataillon, a gravi tous les échelons dans l'ordre de la Légion d'honneur : chevalier en 1903, officier en 1907, commandeur en 1917, Grand Officier en 1921. Il a effectué 42 ans de service militaire. Engagé volontaire, il fut grièvement blessé par un obus allemand en février 1916. Il avait été blessé à la main droite lors de la guerre de Chine par les Boxers.

Emile Bouchet, ancien soldat fourrier, est mentionné comme « gueule cassée ». Il fut défiguré et rendu aveugle par une blessure à la face en septembre 1915. Chevalier en 1952 il fut promu officier en 1962.

Joseph Brunel, ancien soldat au 163ème RI est également un mutilé de la face défiguré par une blessure en 1915. Chevalier en 1946, il fut promu officier en 1956.

Emile Guidal, ancien soldat au 40ème RI fut fait chevalier en 1931 puis officier en 1947. Il a eu le bras droit et le pied gauche amputés. En octobre 1915 il a été blessé et enfoui dans sa tranchée.

**« Il vaut mieux que cet obus soit tombé sur moi qui n'ai pas de famille. »**

**F.H**

François Hughes a eu un comportement exemplaire. Ancien soldat au 5ème bataillon de chasseurs à pied, il reçut un éclat d'obus qui lui mutila les deux jambes. Son attitude a été « courageuse et stoïque pendant qu'on le pansait »

indique la citation car il s'écria : « Il vaut mieux que cet obus soit tombé sur moi qui n'ai pas de famille »

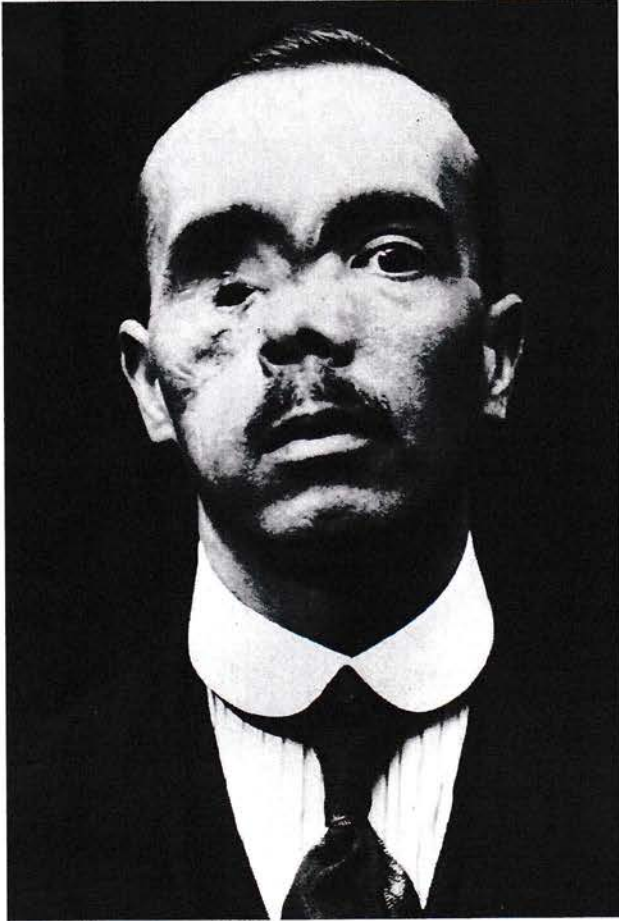
Paul Mialane, invalide à 100%, avait été blessé dès septembre 1914 par obus provoquant l'éboulement de la tranchée. Il eut la colonne cervico-dorsale atteinte. Il reçut la croix de chevalier en 1962 du maire de La Grand Combe.

Kleber Nougaret, mutilé de guerre à 100%, ancien soldat du 203ème régiment d'artillerie coloniale fut frappé en juin 1918 par le gaz ypérite et atteint de sclérose pulmonaire. Il fut fait chevalier en décembre 1953.

Henri Perrier, ancien soldat du 28ème bataillon de chasseurs à pied, avait reçu un éclat d'obus au Chemin des Dames en juillet 1917 qui provoqua une paralysie des membres inférieur et supérieur droits. Il a été trépané. Il a bénéficié d'une loi d'octobre 1941 sur les mutilés, fut fait chevalier en juillet 1944 et officier en juin 1950.

Elie Richard, ancien caporal d'un régiment de zouaves, a été mentionné comme ayant eu une superbe attitude au feu. Il fut grièvement blessé en août 1918 à la tête de ses hommes. Il avait également eu les pieds gelés à Verdun. La plaie à la face à Noyon le rendit aveugle. Il a été fait chevalier en 1921.

Ulysse Richard ancien soldat au 55ème RI a été fait chevalier en 1932 et officier en 1959. Sous-lieutenant durant la première guerre mondiale il subit une désarticulation de l'épaule gauche



et obtint une pension 100%. Il était receveur des contributions indirectes. Son patriotisme l'a conduit à s'investir dans la résistance en 39-45. Il fut déporté.

Fernand Rieu, ancien sergent d'infanterie coloniale, s'est illustré en 14-18. Il prit le commandement de la section, son chef venant d'être tué, et il l'a conduite brillamment à l'assaut en 1915. En 1917 lors d'un violent bombardement il a fait preuve «d'un mépris absolu du danger». Il fut blessé dans la Meuse par un éclat de torpille et amputé de la cuisse gauche, reconnu mutilé 100%.

Dominique Rouquette a eu un triste sort. Ancien caporal au 38ème RI, il fut blessé à la tête et trépané. Suite à ses blessures de guerre il est noté un syndrome délirant post commotionnel. Il dut d'après le rapport de gendarmerie être interné dans un asile d'aliénés. Néanmoins ses sentiments patriotiques étant reconnus, il fut fait chevalier en 1948.

Je terminerai par Alphonse Solesse fait chevalier en 1932. Ancien soldat au 96ème RI, il subit l'énucléation de l'oeil droit, l'atrophie du gauche, fut défiguré lors des combats d'avril 1915. Le

dossier évoque un excellent soldat très courageux.

Après cette évocation des mutilés de guerre, j'en viendrai aux décorés morts au feu, honorés à titre posthume. J'en ai relevé de nombreux mais ne les citerai pas tous.

Marius Baumés, sous-lieutenant d'infanterie, fut fait chevalier en 1915. Il est décédé le 15 mai 1917, mort pour la France, et inhumé au cimetière militaire de Vailly dans l'Aisne.

Pierre Bonfort, chevalier en 1917, est décédé à l'ambulance alpine en juillet 1918, mort pour la France. Il était sous-lieutenant au 1er régiment d'artillerie de montagne.

Victor Gauch, sous-lieutenant d'un régiment d'infanterie, est décédé en août 1915 des suites de ses blessures de guerre et fait chevalier.

Ferdinand Journée, chef de bataillon, avait été remarqué dès décembre 1914 pour sa brillante conduite. Il était revenu prendre son service à peine guéri de ses blessures. En septembre 1916, il décède suite à de nouvelles blessures et est inhumé en Argonne. Il avait été fait chevalier en avril 1916.

Paul Maury, capitaine d'infanterie coloniale, chevalier en décembre 1913, est tombé à l'ennemi dans les combats d'avril 1917.

Ernest Maurel, lieutenant au 7ème bataillon de chasseurs, fait chevalier en septembre 1914 est décédé en avril 1915 à l'hôpital militaire St Maurice à Epinal des suites de blessures reçues en août 1914.

Étienne Parrel, capitaine d'infanterie, s'est distingué comme chef de section en juillet 1915; en novembre 1915 il a conduit sa compagnie à l'attaque dans les tranchées allemandes. Il a circulé dans la tranchée de première ligne sous un bombardement très violent, donnant à la compagnie la plus grande confiance. Il a été tué à son poste de combat le 30 septembre 1916. Il avait été fait chevalier en juillet 1916.

Citons enfin Rémy Thibon, capitaine de chasseurs à pied, blessé en septembre 1915 puis en 1916, fait chevalier en mars 1916 et décédé en avril des suites de ses blessures à l'ambulance en Argonne. Il est mentionné comme un officier au courage éprouvé.

## II. LES HAUTS FAITS

### et les personnalités signalées.

Les actes de bravoure qui sont décrits dans les dossiers des décorés nous plongent dans la violence des combats et nous décrivent des initiatives réussies.

Les exemples ne manquent pas.

C'est ainsi que Ulysse André, commandant du 3ème bataillon d'un régiment d'infanterie, se porte dans un poste périlleux d'où il dirige les secours à des patrouilleurs gravement blessés, en plein jour en avant des défenses le 1er novembre 1915. Chevalier en 1910 avant-guerre, il fut promu officier en août 1921.

Auguste Audoire, chevalier en 1917, affiche un grand mépris de la mort, notamment le 20 octobre 1915 et les 14 et 27 janvier 1916 dans de violents bombardements. Capitaine, il a organisé lui-même dans les tranchées des secteurs pour les soldats blessés et les travaux pour dégager les hommes ensevelis.

Georges Breton, lui aussi grièvement blessé par une bombe en juillet 1915, a assuré le sauvetage de soldats enfouis sous les décombres de l'abri. Il n'a quitté la tranchée qu'après avoir fait mettre tous les blessés en lieu sûr (chevalier en 1915 – officier en 1935).

Charles Duval, chef de bataillon, a rejoint ses mitrailleurs lors d'un violent bombardement après l'explosion d'une mine allemande, et n'a quitté les tranchées de première ligne que lorsque le danger a disparu.

Ils ont contribué à protéger les soldats dont ils assuraient le commandement. D'autres combattants ont pris part à des assauts audacieux ou réussi des actions périlleuses.

François Bargeton, capitaine d'un régiment d'artillerie, fait chevalier en décembre 1917, assurait le ravitaillement des unités de façon parfaite dans des conditions difficiles, notamment lors de la bataille de la Marne. Dans les combats de la Somme, il a installé des dépôts de munitions en zone de combat.

Achille Boissin, sous-lieutenant de chasseurs alpins, fait chevalier en septembre 1918, a brillamment rejeté une contre-attaque ennemie en

avril 1917 avec énergie et sang-froid. En août, sous un bombardement d'une violence exceptionnelle, il a su garder la liaison de sa section avec les unités voisines.

Claude Cassassoles, capitaine d'un brillant courage, a en août 1914 parcouru plusieurs fois la ligne de feu sous un violent bombardement, maintenant ses hommes en place avec un grand mépris du danger. Il fut grièvement blessé dans l'action et fut promu officier LH en octobre 1916.

Gabriel Cipra a dû prendre en 1915 le commandement d'une compagnie dont le chef venait d'être tué et fut blessé lui-même lors de la contre-attaque. En 1918 il donnera l'assaut d'une ferme qui fut reprise à l'ennemi et captura de nombreux prisonniers et des mitrailleuses.

Marcel Dupuis, commandant de batterie, a assuré le tir sous un bombardement continu avec 18 tirs de précision sur les batteries allemandes.

Henri Escalier a été fait chevalier en juin 1917. En mai il avait mis 3 allemands hors de combat arrêté un quatrième. Rentré dans la tranchée il en était ressorti pour rechercher un de ses hommes blessé et le ramener dans les lignes.

Eugène Gervais, chef de bataillon, chevalier en septembre 1916 puis officier en 1928, a installé en 1915 une section de mitrailleuses en première ligne malgré une fusillade nourrie, passant presque à découvert dans un boyau bouleversé par des obus de gros calibre.

Louis Lelorrain a réalisé un vrai exploit en ramenant dans les lignes 67 prisonniers allemands dont 2 officiers ainsi que 2 mitrailleuses en juillet 1918.

Paul Messines a été blessé en octobre 1914 et est revenu au front incomplètement guéri. Il a enlevé de haute lutte après 6 heures d'efforts une position. Quelques jours après, il a repris le mouvement en avant alors que presque tous les cadres étaient touchés et a maintenu avec une ardeur inlassable

des unités fortement éprouvées, parvenant à arrêter puis repousser un ennemi très supérieur en force. De l'audace donc dans l'action.

Tout comme le colonel Gustave Mollinier qui en 1917 venait d'occuper avec son bataillon un secteur très difficile. A la grenade, au fusil et même au corps à corps ses hommes ont maintenu l'ennemi qui cherchait à reprendre d'importantes tranchées qui venaient d'être conquises. Un beau coup d'éclat en 1918. Son habileté a permis de faire tomber des nids de mitrailleuses, de capturer 120 prisonniers et de progresser de trois kilomètres avec les bataillons voisins. Chevalier en décembre 1914, il fut promu officier en 1920 et commandeur en 1936.

Adolphe Montaud, capitaine d'infanterie s'est distingué le 5 février 1916 lorsque chargé d'arrêter un bataillon de relève à l'entrée d'un village barré par un feu de shrapnells il a rempli sa mission avec succès en traversant par deux fois le barrage des obus. En juin 1918, il est remarqué par une brillante contre-attaque à la baïonnette. Il est fait chevalier en juillet 1918.

Auguste Raoux, lieutenant d'infanterie coloniale, dirigea avec beaucoup d'habileté la contre-attaque à la grenade de sa section en octobre 1915 ; malgré le manque de grenades il tint la position 24 heures. En août 1916, blessé pendant le combat, il ne s'est fait panser qu'après avoir lancé sa section à l'assaut, l'a rejointe en première ligne la tranchée conquise et a stimulé l'audace de ses hommes.

Auguste Roux, chef de bataillon, par une attaque brillante enleva à la baïonnette une position allemande. En janvier 1918, il sortit des tranchées de nuit pour entraîner son bataillon à l'attaque mais a glissé sur la neige et s'est grièvement blessé à la colonne vertébrale, ce qui l'a laissé partiellement paralysé des membres inférieurs.

Plusieurs officiers ont refusé de se faire évacuer alors que le combat n'était pas achevé.

Louis Boule, par exemple, bien que grièvement blessé a refusé l'évacuation et maintenu ses hommes sur place malgré un feu violent d'artillerie. Il n'a laissé son commandement qu'en fin de journée. Il fut nommé chevalier en janvier 1918.

Le Père Fernand Journet fut blessé plusieurs fois en Serbie. Cet ecclésiastique était « un officier d'un dévouement absolu ». Lors d'un combat où il fut

blessé il a refusé les soins en disant : « ne vous occupez pas de moi, faites votre devoir. » Il revint de la guerre mutilé à 100% et reprit une cure dans l'Hérault à Rouzols.

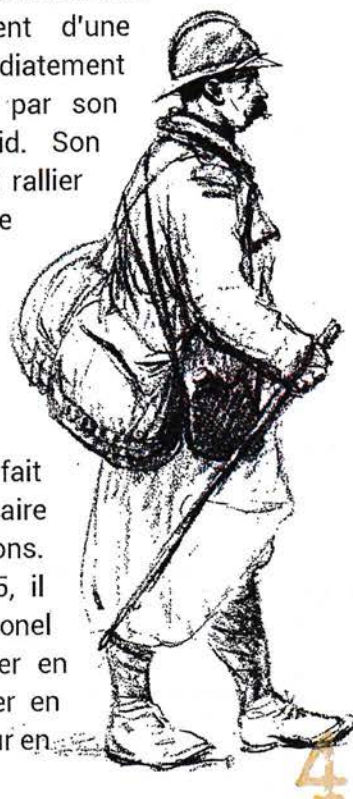
Désiré Martin avait agi de façon analogue. En avril 1915 quoique blessé il a demandé à être volontaire pour une mission périlleuse et n'a pas voulu se faire évacuer. Cet adjudant-chef d'infanterie coloniale fut fait chevalier en 1935.

Henri Mottet, commandant de batterie, animé du sentiment du devoir, s'est distingué par son abnégation en dirigeant malgré une violente fièvre des opérations d'armement et de désarmement de mines. Il ne s'est fait évacuer qu'après avoir mené sa mission à bonne fin. Il fut fait chevalier en décembre 1950.

Certaines citations mettent particulièrement en avant le caractère de ces officiers qui se sont distingués. Deux d'entre eux illustrent bien ces situations.

Hippolyte Nury, capitaine de tirailleurs marocains, fut nommé chevalier en 1919 et officier en 1928. Les plus belles qualités militaires lui sont reconnues. Il s'est ainsi illustré dans les combats de mars 1917 en allant sous le feu de l'artillerie jusqu'à la ligne des tirailleurs pour reconnaître la position exacte des compagnies. En octobre, il a protégé les flancs du bataillon avec son peloton de mitrailleuses. En juin 1918, alors qu'il avait pris le matin même le commandement d'une compagnie il s'est immédiatement imposé à ses hommes par son calme et son sang-froid. Son bataillon encerclé, il a su rallier ses hommes autour de lui, contre-attaquer à coups de revolvers et de baïonnette et pu rejoindre le bataillon de deuxième ligne.

Adrien Olieu lui aussi a fait preuve d'une extraordinaire bravoure selon les citations. Chef d'escadron en 1915, il est devenu lieutenant-colonel en janvier 1917. Chevalier en 1910, il fut promu officier en juillet 1918 et commandeur en juillet 1924.



Devant Verdun, il a commandé un groupe de 105 de façon remarquable. Il a largement contribué au succès des opérations d'octobre et décembre 1917. Sa haute compétence technique, sa connaissance approfondie du terrain et ses visites aux batteries, même sous les plus forts bombardements sont relevés.

Casimir Picharnaud possédait de multiples qualités civiles et militaires. Licencié en droit, il devint sous-préfet et exerça notamment comme secrétaire général de la préfecture du Cantal. Il s'était brillamment comporté durant la guerre. Caporal en mai 1915, aspirant en janvier 1916, il devint sous-lieutenant en février 1917 puis lieutenant en février 1919. En 1917, jeune officier, il s'est porté à la tête de sa section de mitrailleuses en soutien de la contre-attaque française et a contribué pour une large part à la retraite de l'ennemi. En avril 1918, il a enrayé par son feu la progression allemande. Il était alors « un chef de peloton de mitrailleuses admirable ».

Comme Casimir Picharnaud, d'autres personnalités ont été remarquées et j'évoquerai les figures marquantes qui suivent.

Théodore Henri Amédée Rousselet, né à Nîmes en 1879, a effectué une brillante carrière. Il était en 1913 chef de cabinet du sous-secrétaire d'État à

la guerre puis en 1917 chef de cabinet du ministre des colonies. De 1918 à 1927, il fut missionné comme administrateur des pays rhénans auprès du Haut Commissaire des provinces du Rhin. Il a ensuite participé à la commission des marchés entre l'État et les grands réseaux de chemin de fer en 1934. Il s'est intéressé au tourisme, au contrôle des comptes des exploitations minières, a présidé le Tribunal Suprême auprès de la Principauté de Monaco, et a été membre de la cour suprême d'arbitrage. Il était à l'origine un attaché du cadre auxiliaire de l'intendance. Sa vie a été extraordinaire, mais sa mort plus encore, car il a été découvert en 1960 sans vie dans le train Avignon Paris.

Citons aussi le général Pierre Ducros, né à St Chaptès en 1865, fait grand officier par le maréchal Franchet d'Esperey, puis Grand-Croix de la Légion d'honneur. Il servit au Maroc, fut commandant d'artillerie au groupement de Reims. Il fut l'objet de trois citations en 1915, 1916 et 1918. En 1915 il avait été blessé par éclat d'obus en Artois. Il était alors colonel. Il passa général de brigade en mars 1919, de division en mars 1924.

Le général Charles Gudin du Pavillon, né en 1879 à La Vernarède, a été promu Grand Officier en 1950. Il fut blessé à la poitrine en 1914 à Charleroi





d'un coup de baïonnette, puis blessé à Verdun à la jambe. Il a tenu à conserver son commandement bien que grièvement blessé, et est resté boîteux après une opération. Chef de bataillon en 1918, il a enlevé un retranchement allemand et fait des prisonniers. Il fut attaché militaire au Pérou et participa à une mission en Tchécoslovaquie : une vie bien remplie.

Le général de réserve Louis de Rippert d'Alauzier, né à Nîmes en 1872, est devenu Grand Officier en 1937. Il reçut 7 citations pendant la guerre. En 1915 notamment, il a brillamment enlevé à l'ennemi un ouvrage fortement organisé, s'y est installé et a repoussé en 48 heures 7 violentes contre-attaques. En 1916, il a pleinement réussi sa mission auprès de l'armée serbe, «ayant su inspirer confiance au haut commandement». En mai 1917, sont soulignées ses brillantes qualités d'intelligence, de méthode et d'énergie. Il effectua des reconnaissances personnelles dans des conditions très périlleuses et fut blessé en novembre 1918 en Belgique.

Joseph de Pierre de Bernis, d'une grande famille nîmoise, était chef d'escadron. Il fut fait chevalier en 1919 et officier en 1940. Son courage est mis en avant dans une citation dès 1915. En décembre 1916, il est précisé qu'à peine arrivé il a dû prendre le commandement de sa compagnie dans des circonstances difficiles. En octobre 1916, malgré 4 pièces hors d'usage, il a enrayé de violentes attaques, électrisant ses hommes par son exemple. En juin 1917, il arrête une attaque allemande en dirigeant en personne avec efficacité

Après ces cas de combattants glorieux, il faut signaler aussi que certains se sont ensuite fourvoyés.

La Légion d'honneur a toujours veillé au respect des valeurs de la République. Parmi ces 540 légionnaires, seuls deux cas ont fait l'objet de procédures disciplinaires, dont un pour des faits ultérieurs et tout particulièrement l'attitude pendant la deuxième guerre mondiale.

Un troisième officier apparaît comme une victime du régime de Vichy.

le feu de sa section la plus avancée. En septembre 1918, il a rétabli une situation critique en prenant le commandement d'une section de mitrailleuses. Son ascendant moral sur ses troupes est mis en avant. Il fut blessé en 1917.

Jean Hippolyte Veillon, docteur en droit, était en 1900 chef de cabinet du préfet et conseiller de préfecture à Nice. En 1916, il était alors capitaine au 6<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs alpins et membre du cabinet civil du général Galliéni. En 1917, il créa le Comité du Poilu, réunissant des dons pour permettre de distribuer tabac, couteaux, papier à lettres, etc. Il a fait souscrire les chasseurs alpins à toutes les émissions de bons de la défense nationale. En 1919, il crée la retraite du poilu, une œuvre unique en France, permettant de remettre à chaque membre un livret de la caisse nationale de retraite pour la vieillesse alimentée par l'association. Au front, son action énergique était relevée. En 1915, il avait emmené sa compagnie à l'assaut, quoique grièvement blessé. Il avait tenu à rendre compte personnellement de la situation à son chef de bataillon avant de quitter le champ de bataille. Il reprit sa vie administrative comme président du conseil de préfecture de Nice de 1921 à 1928 puis à la préfecture de la Seine de 1928 à 1939. Le gouvernement de Vichy le mit prématurément à la retraite. Dans l'ordre de la Légion d'honneur, il avait gravi les échelons de chevalier en mai 1918, d'officier en 1920, de commandeur en 1957. Durant la seconde guerre mondiale, il rendit des services à la Résistance. Un beau parcours donc, riche en initiatives.

René de Larminat, chevalier en 1920, officier en 1937, était affecté à l'état-major du général commandant les troupes du Levant. Il fut déchu de sa nationalité française en 1940 car condamné par contumace par la cour martiale de Gannat à la peine de mort et la confiscation de ses biens. Sa prise de service dans les armées française et alliées, ses services à la Résistance lui avait valu cette décision qui fut revue par la chambre de la Cour de révision de Riom. Commandeur en 1944, il fut ultérieurement élevé à la dignité de Grand-Officier. Il était général de corps d'armée.

## 1- Les unités du Génie et du Train.

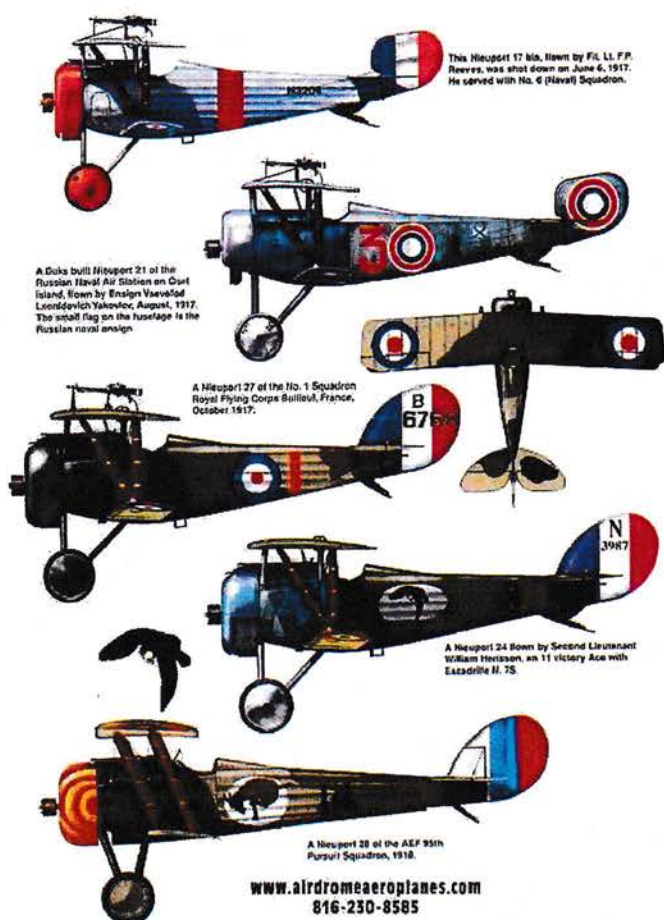
J'évoquerai Barthélémy Quet, lieutenant au 13ème escadron du Train, officier « modèle de conscience et d'initiative », notamment au cours de ravitaillements qu'il a opérés dans la Somme pendant des bombardements violents.

Paul Rauzies, capitaine du Génie, a participé en juin 1918 à la défense de la Cote 220 malgré des pertes sérieuses ; puis, débordé à sa gauche suite au repli d'une unité voisine, il a refusé de quitter son poste avant d'en recevoir personnellement l'ordre de son commandant. En juillet 1917, il a construit un pont d'équipage à 1500 mètres de l'ennemi sous un feu violent d'artillerie, a dirigé le travail avec un calme et un sang-froid absolus. Il est resté debout en tête du pont sous les bombardements pendant toute la construction.

Désiré Roux, chef de bataillon du Génie, a été aussi particulièrement remarqué. Blessé dès le début de la campagne, il a fait montre depuis son retour au front en janvier 1916 de qualités de sang-froid et d'énergie. Il donna un bel exemple à l'assaut en juin 1915, combattit à la grenade en octobre 1915 dans les tranchées ennemies. Il a fait exécuter des travaux en 1916 sous les bombardements. En septembre 1918, il a effectué une reconnaissance permettant l'attaque des tranchées allemandes.

Jean Ygon, sapeur mineur du Génie, a été blessé en 1915 et 1917. Son action d'éclat a été de capturer 20 allemands, mais aussi 3 mitrailleuses et 2 canons.

## 2- Les premiers exploits des aviateurs



Fernand Durand, détaché en 1917 à l'aviation, y fut observateur. Il poursuivit une mission de réglage avec le plus souverain mépris de la canonnade entourant l'avion, le pilote étant blessé. En août 1918, attaqué par un avion ennemi, l'a mis en fuite et a repris sa mission malgré 10 balles reçues par son appareil au cours du combat. Le pilote a pu rentrer l'appareil endommagé.

Jean-Paul Favre de Thierens était pilote et jugé très habile brave et courageux. Il a donné un magnifique exemple lors de l'offensive de la Somme. En septembre 1917, son appareil a été criblé de balles. En octobre, atteint de plein fouet par un obus, il a réussi à atterrir. Chevalier en juin 1918, il fut promu officier en 1930.

Joseph Magne fut affecté en 1915 dans l'aviation. Il commanda une escadrille en 1916. Il fut évacué suite à des blessures multiples lors de la chute de son avion en avril 1917. Ancien ingénieur de la Compagnie des Mines de la Grand Combe avant-guerre, il revint invalide à 100%. Chevalier en 1915, officier en 1918, commandeur en 1933, il fut fait grand officier en 1939.

### 3 - Le service de Santé



Le service de Santé est reconnu dans son action. C'est ainsi que 44 médecins sont honorés. Ils ont fait preuve eux aussi de bravoure en sauvant la vie de nombreux blessés sous les bombardements et dans des conditions périlleuses. Quelques-uns d'entre eux me paraissent devoir être évoqués ici.

Roger Barral, médecin major, chevalier en 1920, fut un des fondateurs de la Fédération Nationale des Trépanés et Blessés de la tête. Médecin militaire de 1914 à 1918, il fut blessé en 1917. Il effectua 28 ans de campagnes coloniales.

Jean-Gabriel Bassaget, médecin commandant, est cité en novembre 1915 pour sa sollicitude affectueuse aux blessés, en 1916 pour des soins aux blessés à un poste avancé non abrité, en 1918 pour avoir soigné au milieu des explosions d'un dépôt de munitions. Chevalier en octobre 1917, il fut promu officier en 1931.

Henri Beau, considéré comme sujet d'élite, refusa les fonctions de médecin auxiliaire pour être aspirant dans un bataillon d'assaut. Il fut cinq fois blessé en 1917 et 1918. En mai 1917, il était allé chercher un blessé de sa compagnie resté entre les lignes. Chevalier en 1925, il fut promu officier en 1935.

Les qualités militaires et médicales de Henri Bentkovski sont soulignées lors des combats de la Somme en 1916. Toujours volontaire pour les postes avancés, il fut gravement intoxiqué par ypérite devant Roye.

Jean Hippolyte Bonhomme, médecin major, chevalier en 1919, officier en 1934, blessé en service en première ligne a demandé à ne pas être évacué pour continuer sa mission.

Pierre Busquet, pharmacien major, a eu une très belle attitude pendant les bombardements de son ambulance à Verdun.

Victor Gaujoux, médecin, s'était engagé volontairement en 1914. Médecin major en 1918, il revint de la guerre invalide à 100%. Chevalier en 1920, il fut promu officier en 1933.

Joseph Gibert, médecin major, chevalier en 1915, fit preuve de l'activité la plus dévouée dans les soins aux

blessés, mais aussi de courage allant jusqu'à la témérité en multipliant les services dans les tranchées.

Jean Julian, médecin capitaine, s'est fait remarquer en 1915 en allant panser un blessé dans un poste avancé soumis à un violent bombardement. En septembre 1918, il est mentionné qu'il mit ses jours en extrême danger en prodiguant ses soins aux malades atteints de grippe à forme grave. On ne saurait oublier en effet que des épidémies de grippe ont sévi à la fin de la guerre et provoqué de multiples décès.

Paul Lauze, médecin capitaine, chevalier en 1936, officier en 1953, s'illustra lors des combats de juin 1916 en assurant avec zèle le relèvement des blessés des postes de première ligne.

Antoine Magne, au front depuis le début de la campagne, a entouré les personnels de soins dévoués. En juin 1916, pendant 36 heures, il a parcouru sans discontinuer des positions violemment bombardées pour secourir les nombreuses victimes d'obus de gros calibre et asphyxiants.

Il faudrait ajouter Amédée Marquez, médecin capitaine, assurant son service sous de violents bombardements mais aussi Jules Paytavin, officier commandant une section d'infirmiers militaires, chargé du plan des tombes militaires qui accomplit sa tâche dans une région dangereuse soumise au bombardement ennemi ; ou encore Alfred Robert, chevalier en 1927, médecin major qui en 1917, durant un séjour ininterrompu dans un secteur récemment conquis, a dirigé la relève et l'évacuation des blessés avec un entrain exemplaire.

Je terminerai ce propos par le cas de Marc Sabadel, médecin capitaine, qui s'est multiplié pour assurer la relève de nombreux blessés. En 1926, il poursuivit son rôle comme médecin major en Orient et, selon la citation, donna avec un dévouement absolu ses soins aux blessés en pleine zone de combat dans les jardins de Damas.

**De superbes exemples de l'importance du corps médical durant ce conflit meurtrier.**

## 4 - Les actions à l'étranger

Plusieurs gardois sont allés combattre en Serbie, dans les Dardanelles, ou ont participé à des missions auprès d'armées alliées.

Ferdinand Barriol participa à la campagne des Dardanelles et Salonique en 1915.

Paul Braquet, commandeur en 1924, général de brigade, eut une carrière originale. Il fut envoyé auprès du corps impérial russe puis à la légation à Genève, et en Grèce, aux Dardanelles et en Macédoine. En 1918, il revint commander une division d'infanterie à la bataille de la Somme, dans l'Aisne et en Champagne.

Paul Costier, chevalier en 1915, officier en 1920, participa en tant que lieutenant-colonel à la mission française en Tchécoslovaquie.

Emile Delmas, chevalier en 1932 à titre militaire, fit les campagnes des Dardanelles et de Serbie.

Jean Fabre fut instructeur de l'armée américaine en 1918. Pasteur protestant, il s'était illustré par sa bravoure dans les tranchées dès 1915. Son énergie exceptionnelle était soulignée en 1918.

Charles Ollivier qui obtint la médaille d'Orient

avec l'inscription Dardanelles et la médaille serbe fut nommé chevalier en 1949.

Marie de Philip, capitaine d'artillerie, chevalier en 1925, officier en 1934, fut promu Commandeur en 1946 en tant que général de brigade à l'état-major. Il avait été détaché auprès de l'armée polonaise en 1919 avant une carrière coloniale au Maroc.

Jean Denis Picheral, fondateur et ancien président de la Solidarité des Combattants de la Grande Guerre a servi à l'armée d'Orient. Il fut blessé et évacué à Salonique avant d'être intoxiqué par gaz à Verdun. Chevalier en 1917, officier en 1924, il était aussi titulaire de l'Aigle Blanc de Serbie et de la croix de guerre belge.

Jean Raulin, chevalier en 1918, a été détaché à la mission américaine d'aéronautique.

Clément Rébeilleau, chef de bataillon en 1926, chevalier en juillet 1916 puis officier en 1929, participa à l'occupation de la Rhénanie et de la Sarre où il s'occupa de la protection des voies ferrées.

Alfred Ribière, enseigne de vaisseau, chevalier en 1920, rendit de grands services à la base de Salonique puis fut second à la direction de ce port.

## 5 - Quelques situations atypiques

C'est ainsi que Pierre Aillaud, payeur particulier, est cité par le général Gaucher commandant la 164ème division d'infanterie. Sur le front depuis le début de la campagne, il fait preuve de zèle et d'un grand dévouement. Pendant la période des emprunts en 1918, il a fait face à de nombreuses difficultés et fait preuve d'un très haut sentiment de son devoir en allant recueillir les souscriptions jusque dans les premières lignes.

Une figure particulière aussi que celle du curé de Comp, Justinien Quiot, ancien caporal à la 15ème section des services d'administration. Il fut victime d'un éclat d'obus aux Dardanelles en octobre 1915. Il revint du conflit amputé de la jambe droite, mutilé de guerre à 100%, et reprit son sacerdoce à Comp à son retour.

Citons enfin Jean-Louis Amphoux, capitaine d'artillerie, officier jugé plein d'allant et de zèle qui s'est imposé à sa troupe malgré sa jeunesse. En août 1917, il a attaqué et atteint une pièce allemande de gros calibre qui menaçait Paris.

Cette étude montre les multiples facettes de ce conflit si meurtrier, le courage, la bravoure de ces hommes qui tenaient face à l'ennemi dans des conditions de vie effroyables, dans la boue, sous la mitraille.

La Légion d'honneur a reconnu leur vaillance. La proportion d'invalides à 100% parmi les décorés témoigne s'il en était besoin de la violence des combats.

Certains n'ont vu leur mérite pris en compte que tardivement.

Plusieurs décorations sont accordées dans les années 1960.

J'ai trouvé le cas d'une veuve qui écrit pour demander la Légion d'honneur à titre posthume pour son défunt mari. L'intervention a été soutenue par un parlementaire et il a été fait chevalier en 1920 suite à ces démarches.

Auguste Peladan, ancien capitaine devenu juge de paix à Alès, fut fait chevalier avec effet en juillet 1919. Il est décédé en 1921 et la veuve écrit alors à la Chancellerie qu'il était mort « sans avoir reçu le titre qu'il aurait été si heureux de laisser à ses enfants ».

Ces deux exemples montrent combien l'obtention de la croix de chevalier de la Légion d'honneur était importante pour ces combattants après tout ce qu'ils avaient vécu.

*J'espère que cette étude vous aura apporté un éclairage sur l'héroïsme de ces gardois qui se sont illustrés par des actions d'éclat avec un immense courage.*

Marie-Françoise Haye-Guillaud